

BESUCH IN VALENDAS GR

Kein Spuk im Türalihus

Auf Einladung der Stiftung Ferien im Baudenkmal verbringt der Schweizer Erfolgsautor Alex Capus mit seiner Familie eine Woche im Türalihus im bündnerischen Valendas. Ein Bericht seiner Erlebnisse.

Alex Capus, Schriftsteller, Olten

Nein, im Türalihus spukt es nicht, da bin ich sicher. Ziemlich sicher. Hinter den meterdicken Mauern herrscht abends himmlische Ruhe, wenn erst mal die Kinder auf die vielen Schlafzimmer verteilt sind und dann auch wirklich schlafen. Leise knistert das Holzfeuer im Ofen, und an der gegenüberliegenden Wand kann man, wenn das Türchen offen steht, den Widerschein der Flammen sehen. Zwar sind zuweilen durchaus Stimmen zu hören, wenn die Dorfkirche Mitternacht schlägt, manchmal auch halblautes Gelächter; aber das sind Gäste des Restaurants «Am Brunnen», die draussen auf dem Dorfplatz mit dem Wirt noch einen letzten Plausch halten.

Seit Jahrhunderten steht das Haus tapfer und mächtig im Dorf und überblickt mit seinem Türmchen die alte Handelsstrasse, die südwärts bis nach Venedig und Mailand, westwärts nach Madrid und ostwärts über Chur und den Arlberg nach Wien führt. Es hat die Glaubens- und Bauernkriege des 16. und 17. Jahrhunderts überstanden, ebenso die Bandenkriege marodierender Bündner Warlords und die Wirren der Napoleonischen Kriege.

Eine der härtesten Prüfungen aber hatte das Türalihus in jüngster Vergangenheit durchzustehen, als es im 20. Jahrhundert unbewohnt war und der Dorfjugend achtzig Jahre lang als informeller Robinsonspielplatz diente. Erstaunlicherweise haben die jungen Leute das Haus nicht grobfahrlässig niedergebrannt und auch nicht

*«Die dicken Wände
halten die bösen Geister
der Moderne ab.
Es herrscht Funkstille
im Gemäuer.
Das Handy
funktioniert nicht,
der Laptop
hat keinen Anschluss.»*

auf andere Art dem Erdboden gleichgemacht, sondern nur da und dort ihre Namen in die Wände gekritzelt. Zu so einer Jugend kann man dem Dorf Valendas nur gratulieren. Ich und meine Oltner Freunde hätten, als wir fünfzehn waren, das Haus ziemlich sicher niedergebrannt. Nicht absichtlich. Nur so versehentlich.

Nein, es spukt wirklich nicht im Türalihus. Gern würde ich sagen, dass die ausgetretenen Treppenstufen, die russgeschwärzten Balken und die altherrwürdigen Lärchenholzbalken einen Geist atmen, aber das tun sie nicht. Das Gemäuer ist ein Gemäuer und der Specksteinofen ein Specksteinofen. Und wenn einem die Balken ehrfürchtiges Staunen abringen, so nur deshalb, weil sie über die Jahrhunderte hart wie Glas geworden sind und ihnen selbst mit der Kettensäge kaum beizukommen ist. Nicht, dass ich das versucht hätte; diese Information habe ich vom Hausmeister, der im Hauptberuf Förster ist und sich im Umgang mit Kettensägen auskennt.

Nein, es spukt nicht im Türalihus, im Gegenteil: Die dicken Wände halten die bösen Geister der Moderne ab. Es herrscht Funkstille im Gemäuer. Das Handy funktioniert nicht, der Laptop hat keinen Anschluss. Für meine Teenagersöhne war das zu Beginn noch gewöhnungsbedürftig, aber: Was für ein Glück! Endlich mal NICHT verbunden sein mit der Welt! Endlich mal kein Piepsen und kein fahles Bildschirmlicht, kein Tastengefummel und kein Hantieren mit Akkukabeln! Endlich einmal eine Woche lang einfach anwesend sein im Hier und Jetzt. So einfach ist das. Und doch so schwer. Man muss sich hinter meterdicken Mauern verstecken.

Die Stille, diese Ruhe: Köstlich war das. Und keinerlei Spuk die ganzen sieben Tage, Gottseidank. Ich glaube ja nicht an so was, aber wenn es dann doch passiert, bin ich empfindsam.

Da fällt mir ein, dass meine Frau Nadja und ich am ersten Abend noch schön bei einem Glas Malanser in der oberen Stube des zweiten Obergeschosses beisammen sassen, als wir im nördlichen Fenster ein sonderbar rhythmisches Knirschen hörten. Wir hörten es beide. Es klang wie Schritte im Schnee. Ich ging ans Fenster, um zu sehen, wer da spät abends noch wohin ging – aber da war niemand, und es waren auch keine Schritte mehr zu hören. Ich setzte mich wieder hin, griff zum Weinglas – da knirschten wieder die Schritte im Schnee. Ich ging wieder ans Fenster ... Übrigens waren keine Fussstapfen im Schnee zu sehen, auch keine Blutropfen oder so. Das wiederholte sich drei oder vier Mal. Dann liessen wir es gut sein und tranken zum Klang der knirschenden Schritte die Flasche leer. Und schliefen später einen langen, tiefen und wunderbar erholsamen Schlaf.





Regula Murbach / Ferien im Baudenkmal

Alex Capus dans la
Türalihus de Valendas
Alex Capus im
Türalihus Valendas

PETIT SÉJOUR À VALENDAS (GR)

Le fantôme de la Türalihus

A l'invitation de Vacances au cœur du patrimoine, Alex Capus, auteur suisse de renom, passe une semaine de vacances en famille à la Türalihus, dans le village grison de Valendas. Récit de son expérience. Alex Capus, écrivain, Olten

Non, la Türalihus n'est pas hantée, j'en suis sûr. Enfin, presque sûr. A l'intérieur de ses murs d'un mètre d'épaisseur, il règne le soir un calme olympien dès que nos enfants sont répartis dans l'une des nombreuses chambres à coucher disponibles, et qu'ils dorment vraiment. Le feu de bois crépite doucement dans le poêle, et on peut voir le reflet des flammes sur le mur opposé quand la petite porte reste ouverte. De temps à autre, des bruits de voix, parfois aussi des rires étouffés, percent le silence lorsque l'église du village sonne les douze

coups de minuit; mais ce sont des personnes qui sortent du restaurant «Am Brunnen», et qui discutent encore un peu avec le patron dehors, sur la place du village.

Depuis des siècles, cette maison se dresse, fière et majestueuse, dans le village et surplombe depuis sa tourelle l'ancienne rue commerçante qui mène, par le sud, à Venise et Milan, par l'ouest à Madrid, et par l'est à Vienne, en passant par Coire et l'Arlberg. Elle a résisté aux guerres de religion et aux révoltes paysannes des XVI^e et XVII^e siècles ainsi qu'aux razzias et pillages des chefs de guerre grisons et au chaos des guerres napoléoniennes.

L'épreuve la plus difficile qu'ait dû surmonter la Türalihus remonte à un passé proche: c'était au XX^e siècle, elle était inhabitée et le resta durant 80 ans, faisant office de jardin Robinson informel pour les jeunes du village. Étonnamment, ces jeunes ne l'ont ni incendiée par négligence ni détruite d'une quelconque façon, se contentant de graffiter leurs noms ici et là, sur les murs. On ne peut que féliciter le village de Valendas d'avoir une telle jeunesse. Moi et mes amis d'Olten, lorsque nous avions 15 ans, nous aurions certainement brûlé et réduit à néant cette maison. Pas intentionnellement. Simplement par inadvertance.

Non, la Türalihus n'est vraiment pas hantée. J'aimerais dire que les marches d'escalier usées, les poutres noircies par la suie et les vénérables solives en mélèze sont l'évocation d'esprits, mais non. Les murs sont des murs et le poêle en pierre ollaire est un poêle en pierre ollaire. Et si ces poutres ne peuvent que forcer respect et stupéfaction, c'est simplement parce que les siècles les ont rendues plus dures que le verre et qu'il serait difficile d'en venir à bout, même à la tronçonneuse. Non, je n'ai pas tenté de les scier; cette information, je la tiens du concierge dont le métier principal est garde forestier et qui s'y connaît en tronçonneuses.

Non, la Türalihus n'est pas hantée, bien au contraire: ses murs épais tiennent à distance les mauvais esprits d'aujourd'hui. Il règne un silence radio à l'intérieur de ses murs. Il n'y a pas de réseau pour les téléphones mobiles, pas de connexion pour les ordinateurs portables. Mes ados de fils ont dû s'y habituer au début, mais: quel bonheur de pouvoir se DÉCONNECTER du monde! Pas de sonneries, pas de lumière d'écran pâlotte, pas d'énerverment sur un clavier d'ordinateur et pas de chargeur à manipuler! Être aux abonnés absents une semaine durant. Cela paraît si simple. Et pourtant c'est difficile. Il faut se retrancher derrière des murs d'un mètre d'épaisseur.

Le silence, ce calme: c'était merveilleux. Et aucune trace de fantôme durant ces huit jours, Dieu merci. Je ne crois pas à ces évocations, mais quand il se passe quelque chose, j'y suis sensible.

J'y repense, le premier soir, ma femme Nadja et moi, étions en train de déguster un verre de vin de Malans dans le salon du deuxième étage lorsque nous avons entendu côté nord un crissement rythmé très étrange. Nous l'avons entendu tous les deux. Cela ressemblait à des pas dans la neige. Je suis allé à la fenêtre pour voir qui se promenait encore en cette fin de soirée – mais il n'y avait personne, et le bruit des pas s'est arrêté. Je me suis rassis et j'ai pris mon verre – le même crissement de pas dans la neige. Je suis retourné à la fenêtre... Il n'y avait aucune trace de pas dans la neige; pas de sang non plus, ni quoi que ce soit. Cela s'est répété trois ou quatre fois. Nous avons oublié et terminé la bouteille de vin, non sans avoir porté un toast au crissement de pas dans la neige. Puis, nous avons dormi d'un long sommeil profond et merveilleusement paisible.